

## Mais où est donc passée la Sphynge ?

Christiane Lacôte

La Sphynge, comme vous le savez, c'est cette figure féminine monstrueuse qui apparaît dans la légende d'Œdipe, mais ce qui m'intéresse, c'est ce que Lacan a pu en faire.

C'était donc cette figure féminine, qui demandait au carrefour : « Qu'est-ce qui, le matin, marche à quatre pattes, à midi, à deux et le soir, à trois ? ». Et, effectivement, Œdipe, c'est une histoire de carrefour, et peut-être l'élaboration de ce qu'il est possible de penser sur le carrefour. Michel Serres, il y a trente ans, dans l'un de ses nombreux livres de la série des *Hermès*, disait que l'histoire d'Œdipe, était en somme une histoire d'accident de la route. Il disait aussi qu'aujourd'hui, on évite les collisions en inventant et en construisant des échangeurs. De là, en réfléchissant sur le point, non seulement comme intersection de deux droites ou comme point de collision, mais comme croisements des boucles des échangeurs routiers, il parlait de topologie. Le point n'est donc plus seulement croisement de deux lignes. L'espace grec classique était euclidien, certes, mais il ne suffit pas à résoudre l'énigme posée par la sphynge au carrefour, et l'Antiquité classique le savait bien un peu, puisqu'elle mettait aux carrefours des statues d'Hermès, ce messager du pluriel.

Je vais vous raconter l'histoire d'un petit Œdipe contemporain. On dit de lui – ses parents sont euclidiens et seulement euclidiens – qu'il a des difficultés d'élocution, *depuis* un accident de la route. Mais le char ne s'est pas renversé et Laïos n'est pas mort. Il y a de nombreux enfants qui ont vécu cela, et mon exposé

se servira de plusieurs de ces cas.

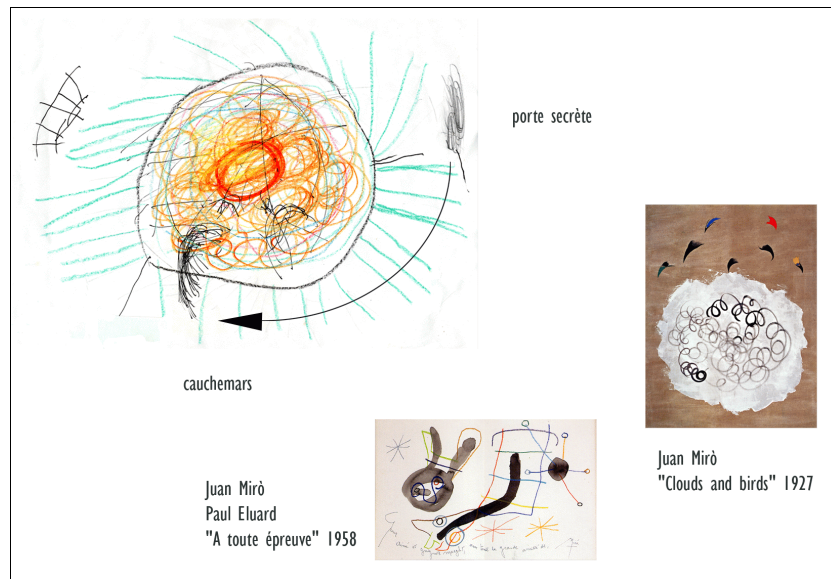
On dit et redit donc qu'il aurait subi un trauma, on lui dit qu'il a eu peur, mais sans un instant imaginer ce qu'il a pu imaginer, ce qui est tout autre chose que la peur. Voici donc un accident euclidien ! Il écoute sagement les récits de sa mère sur lui. Des récits, donc, qui vont de causes en causes, avec tout le jeu de mots de Lacan, sur cause et causer. Lorsque je le vois seul, il continue sur la même lancée, c'est-à-dire le récit, il raconte, il cause, comme ses parents. Or nous savons qu'au récit Lacan va substituer – et il s'agira d'un même savoir puisque c'est un jeu de mots – R S I. Et c'est cette substitution qui peut transformer notre écoute.

J'écoute son récit sur ses soeurs, sur la famille, etc., et, c'est important, sur les différentes langues qu'on parle dans cette famille bien européenne et bien contemporaine. Je le questionne un peu sur sa première année de maternelle – il a un peu plus de trois ans seulement – et il répond gentiment, les mots sortent assez facilement en dépit des observations des parents, mais on le sent angoissé. Au moment où la séance va se terminer, la toute première séance, où il avait fait une sorte de bavardage pour reconnaître un peu le terrain, il me murmure en confidence : « Il y a une porte secrète. – Ah, oui ? Ça m'intéresse beaucoup ! » Et je sens qu'il me supplie d'y croire. Cette phrase, je la prends comme un acte de confiance, il me fait crédit et il me propose donc une fiction, une invention et une énigme. D'ailleurs, aucun patient adulte ne m'a dit une chose pareille, aussi forte et aussi proche de ce symptôme qui questionne le lien entre la pulsion orale et la difficulté à parler quand il s'agit de dire, du dire qui inscrit subjectivement la parole. Mais lui, le petit, il y va franco, il annonce : « Il y a une porte secrète ».

Même s'il y a du faux dans cette fiction, il peut en sortir du vrai, comme Lacan le dit par exemple dans le séminaire *Encore*. Car, d'une hypothèse fautive peut non seulement sortir du vrai mais, de ce processus, naît la symbolisation de quelque chose de nouveau. Les théories sexuelles infantiles sont fautes, mais ce qui en sort, c'est une mise en mots, une élaboration. De quoi ? D'une énigme. Une énigme, qu'est-ce que c'est ? Lacan dit, à plusieurs reprises, que c'est le comble du sens. Mais, dit-il, dans le séminaire *Les non-dupes errent* : « Il n'y a aucun inconvénient à ce que j'imagine comprendre (...) », il le dit le 12 novembre 1973, à condition, bien sûr, que je n'en reste pas là.

Or pour Œdipe, l'énigme, dans le mythe, a une réponse. Il y a une bonne réponse. Et à la bonne réponse, la Sphynge se fracasse dans la mer tandis que le héros de la tragédie va vers son destin. L'enfant, au contraire, aux énigmes qu'il rencontre, sa naissance, le sexe, la mort, dans le meilleur des cas, il substitue une fiction, il invente. Il puise aussi dans les contes de fées, dans les histoires de magiciens.

À la deuxième séance, il m'apporte un dessin. Celui que je vous ai fait reproduire en enlevant, en bas, à gauche, son nom, qu'il avait écrit. Il m'apporte un dessin, j'avais demandé à son père de lui rappeler de le faire pour moi. Le voici, ce dessin, que j'ai schématisé pour des raisons de discrétion.



Un dessin assez abstrait. Il y a le soleil, il me le nomme ainsi. Il y a une ligne frontière de la terre sur laquelle pousse de l'herbe. L'herbe qui pousse est, sans doute, comme ce que l'on dit souvent des enfants : « Ça pousse tout seul » comme l'herbe, et on vient consulter l'analyste quand il y a un obstacle! Nous avons donc un soleil-terre herbu et tout-à-fait jubilatoire. En dehors de lui, il y a quelque chose à gauche où l'on peut voir l'établissement d'une relation biunivoque entre des points, il me dit que c'est une échelle. À droite, devinez quoi ? tout à fait à l'extérieur ? Et bien, cette succession de traits, c'est cela la porte secrète. Je lui demande où, lui, il se situe. En bas, à gauche : les lettres de son nom, écrites d'abord par l'un de ses parents et réécrites avec moi. Je joue le jeu et je décide de jouer le jeu de la porte secrète et je lui demande bêtement :

- « – Derrière la porte secrète, qu'est-ce qu'il y a ?
- Des sucettes et des bonbons.
- Ah ! Les sucettes, quand on les a dans la bouche, cela empêche un peu de

parler, tu ne crois pas ? »

Pas de réponse. Ou plutôt, cette réponse génialement décalée et déplacée : Il prend mon stylo et trace, *du même graphisme que la porte secrète*, - qui, vous voyez, n'a en rien la figure d'une porte mais se montre comme la répétition de quelques traits, et qu'on n'aille pas me dire qu'il s'agit de maladresse, puisqu'il la dénomme porte secrète - il trace, donc, ce qu'il nomme des cauchemars. C'est-à-dire, ces traits-là, exactement semblables à ceux de ladite porte secrète. Ce qu'il nomme des cauchemars, à l'intérieur du soleil, et aussi coupant la ligne de la terre.

«- Ah, les cauchemars, tu pourrais m'en raconter un ?

- Ah non ! Cela, c'est secret.

- Mais oui, on peut garder un secret,» lui dis-je.

Nous pouvons donc voir dans l'opération menée sur le dessin, au cours de la deuxième séance, un mouvement très complexe et intéressant. Le secret s'est déplacé, et cette translation a produit une autre position symbolique. Il n'est plus énigme, à réponse univoque, comme l'induisait le schéma imaginaire d'une porte qui s'ouvre. La porte secrète, c'était donc quoi ? On pourrait dire : c'était une énigme préparatoire, et même, pour lui qui est fort intelligent et spirituel, une énigme pour rire ! Songez à ce que disait par exemple le petit Hans, lorsqu'il affirmait à la barbe de Freud que lorsqu'on parle il y a beaucoup de choses que l'on dit pour rire. Et pour se moquer de son psychanalyste, parce que cette imagination de porte, elle est là pour faire plaisir aux adultes qui eux croient bien fermer leur porte pour jouir, tandis que l'enfant, pour inventer cette porte va tracer quelques traits répétés, pures séries de traces prêtes à être transportées. Il faut dire aussi qu'en langue française, le signifiant *porte* ne marque pas seulement l'ouverture ou la fermeture, mais aussi ce à quoi un tout-petit doit renoncer quand il accepte de grandir, être porté, transporté.

Pourtant le mensonge imaginaire du schéma de la porte n'est pas inutile : « Avec, derrière, plein de sucettes et de bonbons ». Non, il ne s'agit pas du placard à confiseries, mais peut-être des langues maternelles des parents qui s'obstinent à parler et à sucer leur propre langue à leurs enfants, induisant à chaque fois le plaisir d'un binôme complice.

Les sucettes évoquent les langues, avec l'équivoque de ce terme en français, celles dont on jouit avec la bouche, et les baisers que les parents ne cessent de demander et de recevoir devant moi. Ils peuvent bien dire non, quelquefois, mais le principe du dialogue intime dans chaque langue maternelle annule ce non. Or ce non a une fonction structurante dans notre rapport au langage. Lacan donnait à ce non une fonction de traduction du *nom-du-père*, dans la leçon du 19 mars 1974 du séminaire *Les non-dupes errent*, puisqu'il dit que le non de la mère est la seule traduction possible du *nom-du-père* qui va inscrire le tiers nécessaire à la parole.

En ce qui concerne la porte secrète, derrière laquelle il y aurait plein de sucettes, c'est comme si l'enfant disait à son analyste : « Grande imbécile, tu crois qu'il y a des réponses derrière les portes, comme des énigmes ont des réponses ? Et tu crois qu'il y a plein de plaisirs derrière les portes ? Tu crois qu'il y a un voile et la vérité derrière ? Qu'il y a une porte orifice pour l'universel ? »

Mais après cela, après cette énigme pour rire de la naïveté binaire et simpliste des adultes, il aborde autre chose, quelque chose qui rompt les oppositions duelles, le secret du cauchemar. Et là, on accède au point où le symbolique du langage s'élabore en se distinguant de l'imaginaire qui lui a tracé la voie, mais comment ? C'est peut-être là qu'on accède aux troubles du langage de ces enfants, c'est là où cela se transforme, où c'est difficile à saisir car l'interprétation prend soudain une portée moins ludique puisqu'elle va accompagner une inscription. Voyons cela de plus près.

En tout cas, la porte secrète du début, était, comme vous le voyez, en dehors du tout figuré par la circonférence de la terre et ce dehors, sur le dessin, est peut-être le support de ce qui pourrait faire passer à un autre ordre, comme cet autre élément extérieur, l'échelle de la numération, cette échelle, cet élément de comptage et de passage, comptage biunivoque, énumération en train de se faire comme une sorte de genèse chantonnée du nombre. La porte secrète n'est pas du tout figurée comme un trou dans une surface, mais sans doute comme une succession de passages non comptés, eux. L'enfant est tout à fait capable de faire des boucles et des ronds, quelques lettres aussi, mais là, il n'a tracé qu'une succession de passages. Nous n'avons donc pas à penser la chose comme une opposition entre intérieur et extérieur. Ces passages vont se *transporter* ailleurs, dans les traces des cauchemars.

La porte, la porte secrète qui, même fictive et inventée était extérieure au tout du monde est en train de transmuier cette extériorité en *ek-sistence* symbolique du fait même du transport de ces traces à l'intérieur de ce tout du monde, comme une entame de celui-ci et comme une répétition déchiffrable. La porte, définie par ce transport, par ce transfert, s'inscrit comme métaphore – encore une étymologie qui indique le transport – du battement inconscient de tout orifice pulsionnel. Le fonctionnement pulsionnel en train de s'engrener dans les défilés signifiants du désir inconscient évoqué par les cauchemars. L'orifice pulsionnel qui n'est plus figurable imaginativement comme une porte, ni même par le vocable « porte », (d'ailleurs il n'était pas figuré de cette façon simpliste), est en passe de s'inscrire dans le tissu des signifiants et par les différents passages à travers les signifiants.

Mais pour saisir l'enjeu de cette réinscription, de ce déplacement subjectif, ne fallait-il pas entendre depuis l'hypothèse d'un « pas tout » ou d'un « pas toute », qui fait voir qu'il y a autre chose en dehors de ce tout, figurable ici comme le monde tout rond ? Ce monde tout rond qui, sans doute, cernait et contenait déjà

un peu une jouissance débordante. Ne faut-il pas écouter depuis un « pas toute » pour saisir que l'enjeu de la symbolisation phallique, en particulier, n'est pas totalitaire et, dans sa fonction même, pas du tout assuré, improbable dans son autorité même ? C'est là que la théorie de Lacan éclaire la clinique contemporaine. Bref, écoutons ce « il y a » dans la phrase de l'enfant : « Il y a une porte secrète », et essayons de la concevoir autrement que comme une porte qui s'ouvre, et de la penser depuis ce que Lacan a situé comme *ek-sistence*. Cette *ek-sistence* n'est pas une extériorité imaginaire ni un au-delà. Elle serait, par rapport à l'image de la clôture qui installe souvent le mal fondé des inhibitions, une tout autre situation, symbolique, de ce qu'est une limite.

Je m'appuierai sur les séminaires *Les non-dupent errent* et sur *L'étourdit*. Dans le séminaire du 19 mars 1974, il dit ceci, que je vais reprendre avec vous : « La mère, il faut bien le dire, elle en est réduite, ce *nom-du-père*, à le traduire par un non, justement le non que dit le père, ce qui nous introduit au fondement de la négation. Est-ce que c'est la même négation qui fait cercle dans un monde qui, à définir quelqu'essence, essence de nature universelle, soit ce qui se supporte du tout, justement rejette ? Rejette quoi, hors du tout, mené à la fiction d'un complètement au tout et fait à tout homme répondre de ce fait, ce qui est non homme ? » Mais est-ce qu'on ne sent pas qu'il y a une béance de ce non logique au dire non ? C'est-à-dire que l'enfant, dans mon petit dessin, a très bien saisi que le non qui va clore le monde n'est pas du tout du même ordre que le « dire non », dont parle Lacan, à propos de l'Œdipe, dès le 19 mars 1974. Il y a une béance logique entre le non logique qui situe les catégories logiques et le « dire non », dont parle Lacan à propos des fonctions propositionnelles des formules de la sexualité.

Deuxièmement, le terme d'*ek-sistence*, toujours dans ce séminaire du 19 mars 1974 : « Si quelque chose *ek-siste* à quelque chose, c'est très précisément de n'y être pas couplé, d'en être *troisé*, si vous me permettez ce néologisme », dit Lacan. Ce que Lacan garde de l'Œdipe, c'est donc le trois et la façon de se *troiser* et de ne pas faire couple. Des notions comme celle de l'*ek-sistence* et celle de l'opération de se *troiser* semblent donc essentielles pour situer justement les questions posées il y a longtemps par Freud à propos d'Œdipe.

Troisièmement, à partir de *L'étourdit*, nous pouvons encore tirer quelques indications. Il y a dans ce texte, où Lacan fait passer l'ancien mythe à tout autre chose, une expression très belle où il déploie la féminité de la Sphynge pour indiquer peut-être le lieu d'où se ferait une juste écoute. C'est sans doute le lieu d'où la sphynge « *sphynge son pastoute* ». En quoi cela consiste-t-il ? Peut-être à passer de l'énigme, qui a une réponse prédicative univoque, à quelque chose qui est, pour Lacan, l'*ab-sens* du rapport sexuel, quelque chose qui ne se dévoile donc pas, qui est autre chose, un point de butée réel, une question plutôt qu'une énigme. Si la Sphynge *sphynge son pastoute*, comme le dit Lacan dans *L'étourdit*,

«l'analyste, d'où saurait-il trouver à redire à ce qui foisonne de la chicane logique dont le rapport au sexe s'égaré, à vouloir que ses chemins aillent à l'autre moitié. » C'est sur cette impasse foisonnante qu'il va proposer les formules de la sexuation. C'est dans le même texte qu'il pose cette question à Aristote et à son élève Alexandre : « Cela n'eût-il pas eu son intérêt pourtant qu'il auguillât son Monde du *pastout* à en nier l'universel ? » Et, affirmant l'absence, écrit *absens*, d'un rapport sexuel au sens où un homme et une femme pourraient se compléter ou se joindre en deux moitiés jusqu'à faire ce un si convoité pour le sexe et le monde, il dit encore que ce *pastout* eût pu être un bon avertissement pour les amants de l'universel « si c'est d'un *ab-sens* comme d'un pas un, dont se lierait l'univers que se dérobe un *pas tout* qui ex-siste » – Lacan use de deux orthographes du mot existence.

Quatrièmement, à propos de l'interprétation, toujours, appuyée sur le texte de *L'étourdit*. Lacan dit : « Le dire de l'analyste met en place la fonction propositionnelle et non la proposition. » Et là, Lacan définit directement l'interprétation comme le passage de la proposition à la fonction propositionnelle. Elle nous donne, dit-il, « le seul appui à suppléer à l'*ab-sens* de rapport sexuel. Ce dire s'y renomme de l'embarras que trahissent des champs aussi éparpillés que l'oracle et le hors-discours de la psychose, par l'emprunt qu'il leur fait du terme d'interprétation. » Là aussi quelque chose est *troisé*, un terme qui est au fondement même de l'analyse : l'interprétation, nous avons à la trouver dans ce qu'il faut de temps pour opérer les différents transports où nous pouvons prendre en compte les statuts dispersés de l'oracle -le mythe œdipien- et celui du hors discours de la psychose où le délire exhibe le risque interminable de l'interprétation quand elle est toute.

Avec l'Œdipe et la question qu'il pose, nous interrogeons toute cette face de l'oracle de la figuration tragique où tourne en rond la triade que Lacan nomme dans *Les non-dupes errent* : corps-mort-jouissance, et à laquelle il va substituer RSI. Une écoute ou une interprétation qui se soutiendrait du « pas toute », qu'est-ce que ce serait ? Dans la leçon du 9 avril 1974, toujours dans le même séminaire, Lacan définit le sujet dans une formulation incisive et comme souvent opératoire : « Le sujet, c'est un savoir qui s'écrit. » Il est importance de situer la position du psychanalyste par rapport à cette écriture, qui seule permet de prendre en compte l'ek-sistence du « pas-toute ». Et il dit, à la suite de cela, quelque chose qui m'intéresse beaucoup.

Je vais pourtant faire un petit détour. Ce qui m'a permis de lire un peu du dessin de cet enfant, c'est tout le regard que j'ai pu avoir sur la peinture de Miro, par exemple. J'ai retrouvé à la Fondation Bayeler, à l'occasion d'une superbe exposition Calder-Miro, ces derniers jours, un tableau où il y a ce rond, un petit peu nuageux et cerclé, une échelle et d'autres éléments. C'est-à-dire que ce sont

des éléments qui essaient de figurer, par l'image certes, quelque chose de l'existence des éléments les uns par rapport aux autres et quelque chose qui va défaire et nous donner l'idée, l'imagination de quelque chose qui n'est pas tout. Comment cela ? Par le temps que nous mettons à faire se rejoindre ou se répéter ces éléments qui ont dans leur rapport avec les mots ce qu'on pourrait appeler un minimum de figuration. Un minimum qui nous empêche, comme en géométrie, d'adhérer aux nominations afin de prendre le temps que s'inscrive ce qui se définit peu à peu par l'opération de passage, de répétition, de transport.

Lacan disait que « ... de l'art, nous avons à prendre de la graine », comme ce qui approche, dans sa mise en oeuvre même, cette question de la lettre<sup>1</sup>, de l'inscription. Il dit cette phrase difficile, mais qui me semble importante : « Prendre de la graine pour autre chose », c'est-à-dire, pour nous en faire « ce tiers qui n'est pas encore classé, en faire quelque chose qui est accoté à la science, d'une part, qui prend de la graine de l'art de l'autre, et j'irais plus loin, qui ne peut le faire que dans l'attente de devoir, à la fin, donner sa langue au chat. » Là, encore, quelque chose se *troise*. Une Sphynge donc, si elle est la figure féminine d'un *pas-toute* et non l'emblème d'une énigme comble de sens. Lacan la transforme, il transforme le mythe en fonction propositionnelle combinée, qui permet d'inscrire la lettre *troisée* de ce *pas-tout*. Voilà ce que je voulais vous dire.

---

1. A l'occasion des Journées sur le transfert qui ont eu lieu en automne 2004, j'ai pu continuer ce travail sur le transport qui inscrit, en prenant appui encore une fois sur des exemples d'analyse d'enfant, dans une intervention qui a pour titre: *Le transfert à la lettre*.